

culture

Emmanuel Ray
dans l'église Saint-Leu-
Saint-Gilles (Paris 1^{er}).



« François d'Assise nous parle, à nous, aujourd'hui »

Le metteur en scène Emmanuel Ray présente *le Très-Bas ou François d'Assise*, une adaptation du texte de Christian Bobin. Un spectacle beau et puissant qui invite à méditer sur l'existence et à expérimenter la joie.

Joué tout d'abord dans la crypte de la cathédrale de Chartres en 2024, dans le cadre de son millénaire, *le Très-Bas ou François d'Assise* poursuit sa route. Le texte est magnifiquement porté par quatre voix : un comédien, deux comédiennes et un violoncelle. Dans une scénographie épurée, un dispositif bi-frontal (le public est installé de part et d'autre de la scène) traversé par un chemin de terre, symbole du chemin de vie, l'écriture simple et poétique de Christian Bobin donne une dimension universelle à la pensée de François d'Assise. Rencontre avec le metteur en scène Emmanuel Ray.

LA VIE. Pourquoi ce spectacle sur saint François d'Assise ?

EMMANUEL RAY. Cela fait 15 ans que je rêve de monter un spectacle sur François d'Assise. Faire du théâtre, pour moi, c'est explorer l'âme humaine dans toute sa complexité, et tenter de comprendre ce que les figures théâtrales nous apportent à tout un chacun, que ce soit François d'Assise, Caligula, Richard III ou Don Quichotte. Je cherche en effet toujours à comprendre pourquoi nous sommes sur cette terre et ce que nous y faisons. Ma pièce sur François d'Assise me permet d'être dans cette interrogation spirituelle. Pourquoi cherche-t-on tout le temps à avoir plus ? Pourquoi toujours ce besoin de conquête ? Moi-même, pourquoi ce besoin de faire toujours des spectacles et ne pas être juste dans le bonheur et la contemplation du chemin parcouru ? Donc, avec ce spectacle, forcément, il y a l'enjeu de ces questions-là.

Henri Ghéon, Joseph Delteil, Jacques Copeau ou encore Dario Fo ont écrit sur saint François d'Assise. Pourquoi avoir choisi le texte de Christian Bobin ?

E.R. Ce qui me plaît particulièrement dans la langue de Bobin, c'est sa dimension poétique et aérienne. Il y a aussi du mystère dans son écriture. Quand j'étais enfant, je n'étais pas toujours très attentif à la messe : je regardais à travers les vitraux, le regard tourné vers le haut. Mon rêve de théâtre est sans doute venu de là, avec ce besoin de rêver, d'être dans l'aérien et dans la beauté des mots, au-delà du sens ; dans leur sonorité même. Et puis, il y a une sorte

d'actualité qui m'intéresse dans ce texte, car il ne s'agit pas d'un François strictement historique, mais qui passe par l'intérieur et permet des correspondances : c'est un François qui nous parle, à nous, aujourd'hui.

Justement, comment ce texte, presque intemporel, résonne-t-il avec aujourd'hui ?

E.R. Je crois, de façon très personnelle, à cette chose toute simple : pour moi, il n'y a pas d'hier, d'aujourd'hui et de demain. On est dans un seul temps. On est tous autour de la même table, avec nos ancêtres et nos enfants, et on partage les mêmes choses, avec simplement des interrogations qui diffèrent à des moments donnés. Je trouve assez joli de se dire qu'il n'y a plus de cloisons entre les générations. C'est aussi l'idée que j'ai voulu faire passer dans la scénographie du *Très-Bas*, avec cette immersion, ce dispositif en bi-frontal et ce chemin de terre, d'être tous autour d'une même table. Et le texte de Bobin nous parle à nous, aujourd'hui, avec les problématiques que nous rencontrons, que ce soit les →

guerres ou le réchauffement climatique, avec cette idée du « toujours plus » : toujours plus chez Poutine, toujours plus chez Trump, toujours plus chez nous...

Comment êtes-vous passé d'un récit à une voix, celle du narrateur, à un spectacle à quatre voix ?

E.R. Au départ, j'étais parti sur deux voix, un homme et une femme. Mais le binaire ne fonctionnait pas : parfois, il faut des contrepoints, deux voix pour en faire entendre une. L'idée d'une deuxième voix féminine a donc commencé à émerger. Ce n'est pas qu'une question de sens, mais de sonorités aussi. Et puis à l'époque, je jouais un spectacle avec une violoncelliste et compositrice, Léa Bertogliati. J'avais donc la musique du violoncelle dans l'oreille. Après un petit cheminement, tout s'est mis en place, les voix, la musique, les silences...

Était-ce un défi de donner vie à ce récit ?

E.R. En termes de théâtre et de plateau, c'est jubilaire de se poser toutes ces questions : comment donner vie à ce récit ? comment l'incarner ? comment basculer par moments de l'incarnation à la distanciation pour retourner au récit ? Quand j'avais 20 ans, je ne croyais qu'à l'incarnation. Maintenant, je comprends mieux également la nécessité de la distanciation.

Le spectacle se joue dans une église. Cette dimension spirituelle du lieu vous semble-t-elle importante ?

E.R. Oui. Je suis croyant. Cette dimension fait partie de moi. Lorsque j'étais jeune, je voulais être prêtre. Puis je me suis orienté vers le théâtre pour de multiples raisons, mais toujours avec cette idée de vouloir comprendre l'âme humaine.

Il y a un très beau passage dans le spectacle, à propos de la mère de François qui vient de donner naissance à l'enfant, qui dit : « La beauté vient

de l'amour, comme le jour vient du soleil, comme le soleil vient de Dieu. » Comment cette phrase résonne-t-elle en vous ?

E.R. Cela correspond d'abord à ce que je crois, spirituellement parlant. Et puis cette beauté, ce mystère de la maternité, résonne très fort en moi. J'ai quatre enfants et j'ai beau avoir été aux côtés de ma femme lorsqu'elle accouchait, je n'ai pas porté d'enfant. Cet acte de porter un enfant et de donner la vie reste un mystère entier pour moi, et il en est d'autant plus beau. Le théâtre est aussi quelque chose de beau et de mystérieux. Des choses se produisent malgré nous sur un plateau, sans que nous les comprenions, comme un état de grâce qui nous échappe. C'est beau et magique à la fois.

« La sainteté, c'est la joie », dit Bobin.

Une grande joie se dégage d'ailleurs du spectacle. Quel est votre rapport à la joie ?

E.R. Pour moi, la joie est une finalité. Des choses aussi simples que d'être assis paisiblement sous un tilleul me procurent de la joie. La joie, ce peut être la nature, une rencontre, quelque chose que vous avez accompli ou surmonté... c'est la transformation que cela procure en vous. Aujourd'hui, à 60 ans, alors que je sais que je ne suis pas éternel, je me dis : « Essayons de faire en sorte que chaque moment soit joyeux. » Ce qui ne veut pas dire que tous les moments sont joyeux. C'est difficile. Et, pour François d'Assise, cela n'a pas été simple. Mais de petites choses apparemment anodines peuvent procurer de la joie, une personne qui prend le temps de vous indiquer votre chemin, une autre qui vous sourit dans le métro... C'est aussi pour ça que j'ai monté ce spectacle sur François d'Assise, parce que la vérité est bien plus dans le bas que dans le haut.

En 2006, vous avez joué l'Annonce faite à Marie de Claudel sur le chemin de Saint-Jacques. Vous souhaitez, dans une saison future, partir en tournée à pied de Chartres, où est basée votre compagnie, à Assise, en jouant tous les 20 km. Trouvez-vous dans la marche une dimension spirituelle supplémentaire ?

E.R. Ce désir de périple et de marche fait sens avec le propos du spectacle. S'il y a une dimension spirituelle dans la compagnie, tout le monde n'est pas croyant. Mais même pour les non-croyants, la marche ouvre à des questionnements, des rencontres et des moments de bonheur partagé.

Pensez-vous que le théâtre soit traversé d'une énergie spirituelle ?

E.R. J'ai choisi de faire du théâtre comme j'aurais pu entrer au séminaire. La démarche artistique permet de se positionner ailleurs et, en ce qui me concerne, vers Dieu. ● **INTERVIEW ISABELLE FAUVEL**



Le Très-Bas ou François d'Assise, jusqu'au 20 décembre à l'église Saint-Leu-Saint-Gilles à Paris (1^{er}), le 4 octobre à l'église Saint-Pierre-Saint-Paul à Lille (59), le 12 octobre au Forum 104 à Paris (VI^e), theatre-en-pieces.fr/creation/le-tres-bas

Le texte de Bobin est porté par quatre voix : un comédien, deux comédiennes (ici Stéphanie Lanier) et un violoncelle.



SANDRA LEGRAND